

BENJAMIN BOUFFAY

**JE N'AI PAS
APPROCHÉ
TU T'ÉLOIGNES
DÉJÀ**

Le Cœur à cran d'arrêt

BENJAMIN BOUFFAY

Je n'ai pas approché
tu t'éloignes déjà

Le Cœur à cran d'arrêt

TABLE DES POÈMES

La ville bascule dans la nuit	5
Cadré serré, l'éblouissement	7
La vérité des rouges	8
Vers une prose du toucher	9
La ville est une fabrique	10
Deux ou trois questions poétiques	12
S.A.Q.	13
Mes poèmes sont des dépositions passagères	14
L'impuissance des poèmes	15
On n'en revient pas	16
Les minutes suivantes	17

LA VILLE BASCULE DANS LA NUIT

Quand le ciel disparaît derrière les ponts courbes
Quand il s'en va noyer la clarté bleu de France
Dans le fond des rivières
Il ne reste à la ville
Que la géométrie lumineuse des rues
D'un labyrinthe pailleté d'or

Je dévore le livre de poèmes électriques
Que tu écris pour moi
Sais-tu que tu révéles par ces lignes obscures
La vraie température en degré Fahrenheit
De la combustion des robes de gala

C'est une nuit sans lune
Un chemin vers le jour

Les vitres de la ville sont d'immenses miroirs
Qui tiennent nos reflets dans des prisons de verre
La nuit, elle, s'engouffre dans un étui de brume
La beauté mille fois conquise mille fois
Conquise et disparue incendie mon orgueil

Comme un grand satellite
Au-dessus de tes yeux
Je passe dans le ciel

Ville chérie maîtresse amour corps adoré
Tu m'as pris quand j'étais en train de m'étoiler
Ramassé en ton centre sur ta surface bleue

Je te désire au jour
La lèvre ouverte par un coup en plein visage
Mais tu sais me guérir m'accorder le plaisir
De la métamorphose

Et tout le sang coulé irrigue encore les veines
De belles insomnies
Des belles à venir
De migraines profondes
De longs essoufflements

La poésie est ma respiration d'homme

Desserre un peu l'étreinte
Prolonge le regard
Car il est une infinité d'ivresses
Chacune a sa grandeur
Délaisse un peu le cœur
Pour les yeux
Pour la fièvre
Il n'y a plus si loin de ta coupe à mes lèvres
Ô mon amour en devenir

Paris parée de mon désir

CADRÉ SERRÉ, L'ÉBLOUISSEMENT

L'adolescence simple et nue
Son ventre et sa gorge
Une évidence qui l'aspire qui l'étreint
Qui célèbre
Cherchant les formes décisives
Et l'isolement

Mélancolie de la foison
Du désordre des rouges à lèvres
Dans un cercle de silence
Au rayon décroissant

Rouge odorant
De la fleur et des mousses
Dans l'hélium de la nuit
Sa coulée sage entre les doigts
Entre les herbes noires

La laine humide traversée
Par la chaleur
Et l'accélération du cœur
Majesté

LA VÉRITÉ DES ROUGES

Dans la vérité des rouges
Les corps parlent sans pudeur
D'auréoles de sueurs
D'auréoles de sangs

J'épuise le soleil
L'ombre regagne du terrain

Après la pluie
Après les baisers
La vague entraîne le cœur dans un mouvement noir
La vibration colorée de ta bouche
Trouve refuge ailleurs

Cent nuits de solitude
Ne dévoileront rien

Je passe à travers
Les murailles de lumière
D'un avril parisien
Les cœurs s'allument sous les chairs
Toujours la faim la beauté la tristesse

Une femme passe sous ma fenêtre
Les employés municipaux finissent
De nettoyer la rue où
Ce jour-là
Je t'avais prise entre mes bras

VERS UNE PROSE DU TOUCHER

Quand s'accomplit en toi
Le nous le sang
Ta nuit enfermée dans ma main

LA VILLE EST UNE FABRIQUE

La ville est une fabrique
De cortèges d'amours noirs et désespérants
De regrets de baisers de cheveux emmêlés
D'anonymat de liberté
La ville c'est l'homme géant
Traversé par les fleuves
Et ces grands couloirs aériens
Où les nuages sont les milliards de pensées
Qui circulent sans trêve

Grande ville indifférente
L'eau de tes ruisseaux coule
À tes poignets d'argile
Chacun contemple son reflet
En arrêt devant tes miroirs
L'aveugle nuit frappe au hasard
Et des poèmes tombent sans vie
Il faut une force incroyable
Pour contenir la lumière en soi

Je viens d'une ligne parallèle
Les pulsations de mon cœur sauvage
S'amplifient dans les fissures
Des murs des villes policées

Une coulée de soleil
Tiédit le rail sous ma nuque

Je n'ai pas la clé de tous les poèmes
Qui traversent devant moi
La rue a ses mystères
Et j'ai mes cécités

La frustration vient de cette parcimonie avec laquelle
la ville ventile la beauté
Nos cœurs sont capables d'en contenir bien davantage
que leur ration quotidienne
Nos cœurs ont faim
C'est uniquement pour cela qu'ils finissent par s'arrêter
de battre

DEUX OU TROIS QUESTIONS POÉTIQUES

Quelle est la couleur de ta bouche ?

Ma prose est ton baiser

Sauras-tu m'arracher des livres de poèmes ?

Nous avons fait l'amour laissant l'aube ravie

Comment naissent les livres ?

La maladresse des soupirs...

Comment vas-tu te présenter à la nuit qui vient ?

Les lèvres en règle, des commotions légères

Mes poèmes ne connaissent pas d'autres yeux que les tiens

Il est probable qu'ils s'effondrent

S.A.Q.

J'achète des livres de poèmes dans les bouquineries
de Saint-Denis

Je les emporte sous les arbres rouge et or du parc
Lafontaine

Ou je m'installe sur la banquette du Boudoir (café-bar)
Derrière la grande vitre qui fait un zoo de la rue du
Mont-Royal

Quand les gens sortent des bureaux
De jolies filles passent entre deux vers d'un poète
haïtien en exil

Le livre et la foule se chevauchent
Se confondent

Et déjà sur le ciel d'azur glacé les étoiles reprennent
leurs lignes d'écriture

La nuit vient

La mer lointaine monte en nous

Le premier violon donne à l'orchestre son la

À la brunante Montréal

C'est la fille rousse aux yeux bleus

Debout derrière le comptoir

De la Société des Alcools du Québec

MES POÈMES SONT DES DÉPOSITIONS PASSAGÈRES

Des ruelles
Des impasses sensuelles
Des sens interdits
Revenu à la surface de ma ville
J'interroge l'horizon

Ce soir toute la nuit reposera sur mes épaules
Avec ses constellations
Son immuable lune
Et la densité de ses obscurités
Ce soir je ne chercherai pas à me cacher
Dans la lumière artificielle de ma ville frénétique
J'accepte la charge qu'elle m'a confiée
En retour elle m'a donné ce poème

Ta voix
Où poudroie l'ombre constellée
De feuilles d'or

Ta voix
Négligé de satin
Voilant le corps nu
Des mots noirs

Je n'ai pas approché tu t'éloignes déjà

L'IMPUISSANCE DES POÈMES

Je redécouvrais l'évidence
L'impuissance des poèmes
À dévier la course du monde

J'avais cru te voir contenir
Le parole de la vie derrière des lèvres closes
Quand je la voulais jaillissante
Et pressée de trouver en moi une issue
Une lumière pour éclairer un morceau de la nuit

L'éloquence ne peut rien

Je m'en remettai au poème pour élucider le mystère
Créé par ta beauté pleine
Et ma façon de la regarder
J'écrivais dorénavant en dehors de tes yeux

En t'échappant
Tu fécondais les heures d'attente
Une forêt poussait en moi
Et je tremblais en écrivant
Que nous faisons l'amour

ON N'EN REVIENT PAS

La ville tisse des toiles de lumière dans la brume
Je l'observe de loin bien à l'abri dans la chaleur
La nuit rassemble ses étoiles sous mes paupières

D'ici à l'horizon
On n'en revient pas de la fougue
Des yeux gris noyés
Des salves des secousses
On n'en revient pas de l'écoulement du temps

Les ombres joyeuses vacillent
Quand toutes les directions
Sont les chemins de fuite
Des regards éteints

L'espace de ma pensée se replie sur la peau
Où j'ai mes aurores
Sur le frisson d'une aquarelle
Claire et nue

LES MINUTES SUIVANTES

Elle boutonne son chemisier
Rattache ses cheveux
Sur sa nuque
Et ramène une mèche échappée
Derrière son oreille

Elle enfile ses collants
Et remet ses chaussures
Elle redessine en rouge
Le contour de ses lèvres
Se met du noir aux yeux

Elle passe la main à plat
Sur sa poitrine et sur ses hanches
Pour estomper les plis
De ses habits froissés

Elle sort en silence

Son visage rayonne
Dans le soir qui descend

Elle passe devant les grands magasins
Elle regarde à l'intérieur des cafés
Et croise les yeux que sa beauté aimante

Elle fait danser ses mains
Fredonne des chansons

Ses seins frissonnent encore
Des milliers de baisers
Ils gardent la mémoire
De la leçon de chair
La foudre une fois traversée

Elle essaye de l'apprendre
Par cœur
Pour se la réciter
Le jour venu

Le jour où il n'y aura plus
Que la musique et les poèmes

